JEAN DE LA VARENDE

# CINÉMAGRÉES

suivi de

Nez-de-Cuir à l'écran

La route inconnue



PRÉSENCE DE LA VARENDE
1995

PATHÉ CONSORTIUM CINÉMA *présente* UN FILM de PAUL EDMOND DECHARME

JEAN MARAIS

FRANÇOISE CHRISTOPHE

*dans*

*Un film de*
YVES ALLEGRET

# NEZ DE CUIR

## GENTILHOMME D'AMOUR

D'AP[illegible] JEAN DE LA VARENDE

JEAN DEBUCOURT
(SOCIÉTAIRE DE LA COMÉDIE FRANÇAISE)

*et*

VALENTINE TESSIER • MARIELLA LOTTI • DENIS D'INÈS (SOCIÉTAIRE DE LA COMÉDIE FRANÇAISE)

*avec*

MARCEL ANDRÉ *et* YVONNE DE BRAY *et* MASSIMO GIROTTI •

*Production* ALCINA - S.N. PATHÉ CINEMA - CINÈS

# DE RIDDER VAN DE LIEFDE.



IMPRIMÉ EN BELGIQUE

REVENTE INTERDITE

Éditeur Responsable : Maurice PANNEELS - 28, Rue Martin Pfaffer, Bruxelles - Tél. 26.10.51

Cette édition originale
spécialement réservée à
PRÉSENCE DE LA VARENDE
16, rue Jean de La Varende
14250 Tilly-sur-Seulles
a été tirée à :

18 exemplaires sur Japon nacré
marqués A à R et réservés
aux membres du Bureau,

50 exemplaires sur vélin Johannot
numérotés de 1 à 50
et réservés aux membres donateurs,

160 exemplaires sur vélin Rivoli
numérotés de 1 à 160 et réservés
aux membres bienfaiteurs,

400 exemplaires sur vergé Ingrid
numérotés de 1 à 400.

EXEMPLAIRE
sur vergé Ingrid

N°

# CINÉMAGRÉES

JEAN DE LA VARENDE

# CINÉMAGRÉES

suivi de

## Nez-de-Cuir à l'écran

## La route inconnue



PRÉSENCE DE LA VARENDE

1995

 CINÉMAGRÉES 

Comme les autres, je me suis plié à l'adaptation cinématographique; comme les autres, j'en ai quelque frousse et quelque vergogne, car on n'a de peur que pour ceux qu'on aime, et nos personnages, même humbles, appartiennent à notre folklore tendre. Cependant pourquoi ai-je cédé? C'est toute la discussion de la mise à l'écran qui s'amorce...

« Affaire d'argent... » J'entends la réplique des gros bons sens. Il y a plus délicat. Oui, pour une part, mais si faible. Les honnêtes gens croient que les auteurs qu'on démarque en tirent un bénéfice correspondant à l'investissement du film. Qu'ils se rassurent ou s'indignent. Le metteur en scène touche vingt fois plus que l'auteur. L'auteur reste le parent pauvre et dédaigné, à un point qu'on ne saurait imaginer sans avoir passé par là.

Cependant, nous y venons tous... Pourquoi? pourquoi donc? Parce que, si l'on possède quelques brandons du feu sacré, l'adaptation cinématographique

nous devient nécessaire : elle amplifie, infiniment, notre œuvre; nos héros s'emparent d'une quantité d'âmes; imposent leur accent, leurs gestes; et peut-être ne prennent-ils leur valeur finale que dans cette consécration. Ils seront déformés, vilipendés, trahis; peu importe, ils *restent eux-mêmes*, comme une caricature, comme une mauvaise photo; comme un portrait crevé; ils restent reliés à cette personnalité que nous leur donnâmes. Les avatars qu'ils subissent peuvent les altérer, les adultérer, mais l'*essentiel*, ce par quoi ils ont touché, frappé, l'essentiel demeure intact. Ils sont, malgré tout, reconnaissables. Derrière l'écran, notre création demeure, en surimpression.

Car un romancier est avant tout un *créateur*; on l'oublie de nos jours où le roman confine à l'essai et s'attache au mesquin, au transitoire. Le romancier se dévoue au mouvement de la vie, se laisse aller au flot vivant qui l'emporte; bientôt lui-même est sans direction, sans choix, et, à la fin du parcours, il ne possède plus que le droit de regard. Alors, un peu épaté, rarement charmé, soucieux de ses personnages plus qu'heureux de leur liberté, il les contemple. En face d'eux, il subit l'angoisse du père de famille nombreuse en présence de sa nichée : comment arrivera-t-il à caser tout cela? Quelle situation leur donner? Le cinéma abîme quelque peu nos gosses, mais les place. Les enfants ne végètent plus, et voilà le principal.

De sorte que ce n'est pas notre propagande personnelle que nous soignons, mais celle de nos héros.

Avec abnégation, croyez-le. Ce qu'il en faut avaler, de couleuvres; se heurter à la vanité d'un monde qui vit en vase clos, entre soi; qui s'attribue et se confère des talents, des génies, des vertus mystérieuses, des capacités ésotériques; qui estime que faire *différent* de vous, c'est faire *mieux* que vous. Je n'ai jamais rencontré un fabricant de scénarios qui puisse dissimuler le mépris foncier qu'il réserve à l'auteur. Oh, avec gentillesse, avec bienveillance, car ils sont charmants et fins, *tant qu'ils ne travaillent pas*. A pied d'œuvre, plus personne; leur bagout s'effondre devant la réalisation. Presque tous primaires, ils possèdent moins de technique qu'un élève de seconde. Ignorent tout de la composition, de ses lois immuables. Ils jouassent avec le texte du roman, et s'admirent.

Heureusement qu'intervient le metteur en scène, qui flanque tout en l'air, et qui, lui, emboîté par le réel, dans la forme vivante, rejette les chairs mortes comme la peau expulse les corps étrangers! Toujours rogneux, un peu farouche, obligé d'imposer sa direction, il malaxe l'exagéré, le gratuit, l'absurde. L'auteur et le metteur en scène pourraient s'entendre si l'auteur est prudent.

Le succès d'un film, partant du succès du livre, est dû au metteur et à la vedette. Le scénario, en fait, compte peu.

L'auteur devrait-il composer lui-même son scénario? Non. En admettant qu'à force de nasardes,

d'échecs et d'entourloupettes, il ait acquis la technique suffisante, il resterait handicapé, car aurait-il l'abnégation de supporter les sacrifices nécessaires à une action théâtrale, les sacrifices de délicatesse et d'ampleur? les blocages? les amputations? Admettons-le, mais aura-t-il l'héroïsme de supporter le cinéma et les cinéastes, et leur cuisine? Ce serait bien des vertus; en tout cas, une immense perte de temps et d'influx nerveux, car, au cinéma, rien n'est simple, rien n'est définitif. Le parent pauvre s'y ruinerait tout à fait.

La composition du scénario serait-elle réservée au metteur en scène? Pas plus; si des garçons comme Delannoy, Allégret, Autant-Lara s'en montrent capables, la plupart des metteurs en scène sont des praticiens de la lumière, de l'accent, du débit, et nullement de la composition.

Serait-elle réservée aux vedettes? On n'aboutirait jamais; tout pour eux, rien que pour eux.

Alors, faut-il qu'un scénario ne soit pas tiré d'un livre et soit uniquement réservé au cinéma; en naisse? C'est la machine de guerre des jeunes. Mais c'est impratique. Il est certain qu'en face des frais engagés, il est bon de s'appuyer sur un succès préalable. Un livre ne passe à l'écran qu'après son cinquantième mille, et ce sont alors trois cent mille spectateurs qui s'animent, et dont la propagande verbale vivifie les non-lecteurs.

Vous savez, à cette heure, quelle est la circonspection des éditeurs. Un inconnu ne *peut pas* se faire imprimer. Il lui faut un départ retentissant, quelque prix, quelque énorme scandale; bientôt, il faudra avoir tué père et mère pour qu'on retienne votre élucubration. Le coût de l'édition met en jeu de telles sommes que les plus courageux prennent peur et désirent quelque garantie. Alors, en présence des cent millions nécessaires au film, comment faire confiance à un novateur? Le producteur n'est jamais un spécialiste; c'est, et la chose est égayante, un amateur, quelque puissant marchand de quelque chose qui veut explorer la jungle nouvelle... Ils s'improvisent (les plus téméraires finissent par faire la grimace devant les additions). Alors, comprenez pourquoi ils demandent à Henri de Montherlant un film tendre, à François Mauriac, un film gai, à Paul Claudel, un film polisson... Il leur faut une appellation contrôlée.

Jack Sanger, qui est gonflé d'idées, avait eu l'espoir qu'une suite d'écrivains appréciés du public pourraient se plier à la rédaction d'une bibliothèque cinématographique. Qu'ils accepteraient de composer leurs romans sous le signe du cinéma, en songeant aux possibilités essentielles de l'art nouveau, à ses nécessités, mais aussi à ses richesses. Sans modifier leur art, ils auraient pu introduire dans son expression — et ce serait facile — le souci d'une action remuante ou contrastée, la photogénie des décors et des héros, et donner figure humaine à des abstractions quand ils

seraient obligés par leur vice de trop écrire abstrait — ç'aurait été leur rendre grand service.

Mais, c'est à peu près irréalisable. D'abord, les maîtres ne prodiguent point leur prose, à part quelques-uns qui ont fait de l'inflation; ils chouchoutent un beau sujet, et tendent à le faire tirer en longueur, à faire de la copie (pas cinéma du tout, cette volonté inconsciente). La vigueur n'est point répandue, chez les maîtres, et le cinéma est athlétique, essentiellement. D'autre part, hélas, le cinéma est décrié; il est suivi mais méprisé; tout le monde y court, mais personne ne l'exalte; on met son stupide point d'honneur à le blaguer, à le minimiser. On fait de la condescendance quand on approuve... Les maîtres, eux-mêmes, en sont là et je ne crois pas qu'on en trouverait beaucoup qui consentiraient à passer directement sous ses fourches. Le cinéma les humilie. C'est aussi la raison pour laquelle les auteurs ne veulent point réaliser leurs scénarios.

Chose incroyable. Depuis qu'il s'agit de mettre *Nez-de-Cuir* à l'écran, j'ai reçu plus de cent lettres ou avis anathèmisants, excommunicatifs! Des fidèles, des purs, réagissent violemment à l'idée de la transformation nécessaire, et l'on m'en incrimine comme d'une mauvaise action.

D'ailleurs, comme l'idée de la bibliothèque cinématographique était neuve, qu'elle aurait pu être féconde, tous les éditeurs la refusèrent.

En attendant ce qui ne pourra manquer de survenir — l'apparition d'un cinéaste génial, qui codifiera la production pour un quart de siècle, n'y a-t-il donc aucun espoir? Il n'y a que des cotes mal taillées... Je préconiserais le livre porté à l'écran, avec collaboration amicale entre l'auteur, le metteur en scène et les vedettes. L'auteur ne doit pas être forcément un imbécile heureux; le metteur en scène, un imbécile impérieux, ni la vedette, un imbécile vaniteux. Tous les trois ont beau pécher, blasphémer, ils restent les sectateurs secrets du même dieu...



 « NEZ-DE-CUIR » A L'ÉCRAN 

Si l'on considérait les personnages de nos romans comme des fantômes personnels à nous attachés, on prendrait un assez juste sentiment du conteur. Bien sûr, il est possible de nous en écarter par un sursaut d'énergie, mais si vraiment nous sommes destinés, il est difficile de s'en arracher longtemps; il est impossible de les reléguer. Ils nous ressaisissent à la moindre indolence, interviennent dans toutes nos solitudes, menant autour de notre immobilité diurne, surtout nocturne, une ronde transparente d'ombres qui s'épaississent : foule diaphane, puis translucide, sanguine, charnelle, puis enfin musculeuse et matérialisée. Pendant la gestation du livre, évidemment; mais plus encore, plus fortement après; car alors ils ont valeur de vivants, ayant repris une vie multiple en nous et au dehors de nous, s'accroissant toujours, de plus en plus répandue, à laquelle s'ajoute le prestige d'une existence métaphysique, de symboles, d'âmes reparues.

D'autant mieux que le vrai conteur ne travaille guère que sur le réel. Il n'invente pas; il ressuscite et recompose. Le romancier peut créer, le conteur recrée. Leur action est opposée. Le romancier nourrit ses personnages, le conteur est nourri par ses héros. Il leur conserve donc une manière de gratitude et leur reconnaît des droits.

Des droits sur l'auteur. Ce sera dans une inquiétude nerveusement filiale que l'auteur suivra les conquêtes du héros et son double jeu d'ombre active. Le héros vivra dans des esprits nouveaux qu'il annexe : voilà sa conquête. Mais, à son tour, le héros, en appartenant à des imaginations nouvelles, se *voit* asservi. S'il ploie des âmes à son âme, il est lui-même modifié, altéré, par ces esprits qui jugent et comprennent selon leur norme, leur tempérament. Et l'auteur se soucie des réactions du fantôme impérieux et chagrin.

Le fantôme souffre, il connaît la médisance; tout le moleste. Ce n'est plus un masque qu'il s'impose, mais un travesti dont on le couvre. Chacun *le voit* à sa guise : myopie, astigmatisme, daltonisme, tous les défauts de la vue. Il souffrira des haines de castes, s'il bénéficie rarement des opinions politiques. Les âmes religieuses l'anathémiseront plus qu'elles ne prieront pour lui. Les ascètes le mépriseront; les luxurieux l'entraîneront dans leurs bamboulas obscènes, et les gros gars l'abrutiront. Il ne se retrouve que chez les jeunes filles qui le chériront et le purifient.

Nez-de-Cuir se plaint. Nous lui répondons : — Mais, notre oncle, vous galopez, vous respirez et vous aimez. Vous montez à cheval et vous étreignez, vainqueur; vous vivez, vous vivrez, maintenant, sans avoir à payer la rançon funèbre de la vie, cette mort qui permet à tout rejeton de maudire son père... Imaginez, quand Ulysse fut assailli par les Ombres, s'il avait proposé à Hélène de Sparte de revivre en épousant le plus grossier des vendeurs d'olives, comme la fille de Léda aurait vite consenti! Et vous voilà ressuscité. Nous vous avons sorti de cette tombe, perdue, déserte, silencieuse... Avez-vous jamais été plus beau que dans votre vêtement scintillant et blanc, sous votre masque de velours clair? Plus prestigieux qu'en arrivant à La Bare sur votre hippogriffe d'écaille et d'argent? Et, notre oncle, fûtes-vous jamais *plus aimé, mieux aimé*? Qu'était votre règne provincial à côté de cette audience que nous vous avons conférée?

Mais il est aigri. Il devient injuste :

— Que de trahisons — dit-il — même chez les meilleurs. Le ravissant Sylvain Sauvage, m'a doué d'une élégance que sans doute je ne réalisai jamais dans sa morbidesse, mais je m'attriste qu'il m'ait rendu plus dameret qu'athlétique : où sont mes épaules et mes poumons de forge, mes cuisses qui étouffaient les étalons? Et pourquoi m'a-t-il donné un pantalon blanc à trois jours de la mort de ma mère? Et mes chevaux, qu'a-t-il fait de mes chevaux? Seul Brenet est parvenu à retrouver mes montures; avec lui, *Lord Stream* et

*l'Arrogant* ont repris leurs beaux et fermes aplombs, leur sculpture de finesse et de force, et cet épiderme de satin qu'une caresse faisait flamber du chanfrein à la croupe. Et Jarach, mon enfant, dont le *Centaure de Dieu* est, dis-tu, parmi les plus sensibles livres illustrés qu'on t'ait consacrés, ce Jarach m'a donné, pour venir chez toi le plus déshonorant des calots, une toque de bougnat, un turban fourré de marchand de marrons. Pour toi, une toque de chasse était la bombe de velours noir au nœud de soie; pour lui, un mortier d'Auverpin! L'aimable Nantaise qui m'a représenté pour les Pharmaciens Bibliophiles, l'a-t-elle ainsi voulu pour encourager le débit de la cantharide ou des dragées d'Hercule? J'y suis un bouc lâché. Et que penser de M. P..., lequel fit de moi un luron rondouillard, un coq de village gonflant de l'aile et grattant de la patte? Tu ne pouvais donc pas interdire ces effigies et te contenter de la gouache de Tainchebraye, au-dessus de ma croix de Saint-Louis? Ou de la grande peinture que tu arrachas de haute lutte au duc de Nemours, et qui fut vainement bombardée par les Allemands?

Cette fois, aujourd'hui, il dépasse les bornes, il tempête. Et à ses reproches se joignent un nombre singulier de ses amis. Pas de semaines où ne parviennent des lettres mécontentes, menaçantes, presque injurieuses. Pourquoi avoir autorisé que le film s'emparât d'une figure pareille, dont la hauteur et la réserve tout au moins, avaient droit au respect?

A la fin, moi aussi, j'ai pris feu :

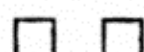
— Assez, mon oncle, l'écran sera votre consécration définitive, et même, par un retour de flamme votre réhabilitation complète. Vous n'étiez qu'un hobereau valeureux au fond des combes normandes et vous deviendrez comme le prototype du gentilhomme français, héroïque, ardent, rieur et tendre. D'un seul coup, vous ferez comprendre à toutes ces petites gens que vous avez aimés, protégés et devant qui l'on nous dénigre dès qu'ils peuvent écouter, ce qu'était un Français de qualité, la fleur de toute une race de grandeur et de sacrifice. C'est multiplier presque à l'infini vos exploits de guerre et d'amour, vous introduire dans des cœurs surpris, vous conquérir l'homme de la rue, le commis, la dactylo.

— Mais, neveu, ce n'est pas moi qu'ils connaîtront mais bien un lourd mâle rageur et brutal. J'ai aimé, mais je n'ai jamais avili celles que j'aimais. J'ai beaucoup pris, mais j'ai tant donné! Il fallait toi-même faire mon histoire et ne pas me laisser abîmer encore...

— Impossible, bel oncle, cela appartenait aux « techniciens », caste fermée dont la plupart ont leur certificat d'études, vous savez, et qui nous méprisent immensément. J'ai fait ce que j'ai pu sans réussir à les amadouer, et que j'en ai avalé, moi aussi, de couleuvres! Mais ne vous inquiétez pas, l'œuvre qu'on vous a consacrée est magnifique, restera un des films les plus étudiés, des plus réalisés depuis la Libération. L'effort qu'on a fait pour vous, accède à votre qualité. Les artistes qu'on vous dédia ont suppléé.

Jusqu'au décorateur, jusqu'au costumier, le choix a été tel que si, dans un tel ensemble on ne parle pas toujours comme vous l'eussiez fait, on y vit comme vous y viviez, on s'y habille comme vous saviez vous vêtir, on y rêve dans les paysages que vous chérissiez.

Alors, dans la curiosité qui en naîtra, on voudra vous mieux connaître et l'on verra, en effet que vous étiez aussi tendre qu'ardent, moins insolent qu'attentif. On saura que derrière le don Juan vivait un chrétien
désolé attendant l'expiation, et,
près du roué bavard,
un bienfaiteur
silencieux.



Au Maroc, on vient de tourner un film qui échappe magnifiquement à la production courante, aux tripotages hâtifs et sordides. Il met en scène le premier voyage du Père de Foucauld, cette illustre exploration marocaine des ans 1883-84, dont est sortie la *Reconnaissance au Maroc*, et qui, grâce à deux mille deux cents kilomètres d'itinéraires nouveaux, à quarante-cinq longitudes, quarante latitudes et trois mille altitudes nouvelles, nous permit de préparer notre pénétration; en même temps qu'elle nous valait, avec une connaissance plus approfondie de l'indigène, des appuis efficaces.

Ce film a cette valeur d'avoir été conçu et interprété — car, ici, on souffrirait d'employer le mot « joué » — par qui de droit : Français de bonne éducation, Marocains de qualité, en langues française et arabe, et les belles photographies dont nous donnons des spécimens montreraient par elles seules la conscience des metteurs en scène et leur goût. Le personnage du

Père de Foucauld est particulièrement extraordinaire, dans son étonnante beauté; il ressemble au héros, à croire qu'on ait pu le suivre, le fixer durant sa pérégrination.

Ici, pas de truquages, ni d'aspect ni de pensée; pas de paysages de carton-pâte ni de tirades pour le public, avec, dessous, le ricanement du cynique vainqueur. Ces figurants sont des croyants, des pénétrés, et c'est l'accord de deux civilisations qui s'opère pour la grandeur de l'une et de l'autre. Les mœurs du Maghreb y apparaissent dans leur noblesse, dans leur chevalerie; nous mettent en présence de notre responsabilité et — qui sait? — de nos culpabilités...

L'Arabe, ne l'avons-nous pas affreusement méconnu, et trop longtemps? Ne pas oublier que cette admirable conquête des territoires africains, après avoir été faite par des soldats, s'est trop souvent poursuivie à grand renfort de profiteurs, dont certains étaient ignobles. Ce fut, à part quelques grands réalisateurs agricoles, quelques colons sincères, le règne des mercantis et des cabaretiers; ceux-ci avaient intérêt à déprécier « le bicot », terme abominable pour ceux qui comme nous révèrent la grande mosquée de Cordoue un peu comme une autre Notre-Dame, et jugent le grand Saladin en digne adversaire du Cœur-de-Lion. Les spéculateurs qui suivaient les armées, avaient besoin qu'on leur laissât les coudées franches, avec le droit d'abuser; l'opinion s'en est lourdement ressentie.

Et, précisément, cette route inconnue qui mettra Charles de Foucauld en contact avec la civilisation chevaleresque de l'Islam, aura contribué à lui rendre le sens de la religion; elle reste une étape des plus importantes de son changement moral. Il a quitté les chemins battus et salis d'un monde matérialiste, pour se confronter avec des guerriers, des poètes, des croyants, des héros. L'Islam pieux, d'une piété hétérodoxe, il est vrai, a cependant gardé les bénéfices de la piété; même si la piété est païenne, elle affirme l'homme dans sa qualité. L'ombre de Dieu plane sur le Maghreb comme, sur le sol, celle d'un être immense et céleste; et cette ombre force le pèlerin aventureux à relever son regard vers le firmament.

Le scénario est d'une vérité complète et méticuleuse. Les personnages et les incidents y sont tous tirés du réel. L'on sait qu'à vingt-quatre ans, le sous-lieutenant de Foucauld, muni d'un conseil judiciaire, habitué des maisons de luxe et de débauche, s'est subitement senti sollicité par un goût atavique de conquête. Le viveur se croise — sans la croix, encore — mais dans la volonté d'être utile, de servir; de servir dangereusement son pays. La France restait encore fidèle à sa mission mystique et héréditaire, et, s'employer au service de son expansion en Islam, c'était encore s'inféoder à la cause de Dieu.

Entre Duveyrier et Mac Carthy, les pionniers du monde arabe, Foucauld s'instruit, se documente, s'entraîne. Son enthousiasme est d'un tel dynamisme qu'il

en galvanise les siens, eux qui, pourtant, avaient le droit de rester sceptiques. D'ailleurs, cet officier tellement militaire ne vient-il pas de donner sa démission puisque l'armée refuse de prendre ses projets en considération.

Ce qui nous émeut toujours, chez le Père de Foucauld, c'est qu'il fut un saint malaisé, un saint tardif. Les malades sont toujours heureux de voir, revenu à la santé, quelqu'un qui a souffert de leur propre mal; cela permet l'espoir. Dans notre film de *Monsieur Vincent*, nous avions tenu à montrer cette évolution de l'intérêt personnel à l'intérêt général, de la matérialité vers l'immatérialité. Faute de Tarcisius ou de Louis de Gonzague, avec de tels exemples, nous pouvons toujours espérer nous débarrasser du vieil homme. Utiliser les dernières heures de l'ouvrier...

Dans le film, nous suivrons les stades de l'épurement si ce n'est de la sanctification encore éloignée. L'étonnement, l'émerveillement de Foucauld en trouvant sous le burnous, tant de hautes qualités que lui avaient fait oublier ses expériences européennes, le modifient. Ce sera d'abord le côté noble de l'humain qui le saisit. Sur la route inconnue, il n'est pas encore en présence de Dieu, mais il le pressent. Une âme nouvelle s'élabore en lui; un grand cœur, ce cœur dont il fera ses armoiries personnelles, son blason de consacré, comme, à la Confirmation, l'on prend un prénom nouveau, et qu'il portera sur sa lévite claire. Le cœur

s'émeut, d'abord laïquement; l'illustre Sidi Ben Daoud, le cheik Ahmed et le superbe Hadj Bou Rhim lui permettent de croire encore aux hommes.

Il y a quelques notations bien fortes, dans ce récit qui semble enfin rejeter le flasque conformisme. Quand le rabbin Josef Aleman (car l'étrange nom de guerre a été emprunté par ce soldat qui joue contre l'Allemagne) est mis en demeure d'affirmer sa croyance, il répond trois fois de suite : « Je ne suis pas chrétien... » Et cela correspond à une puissante vue psychologique de son âme. Jadis, au temps de ses désordres, peut-être Charles de Foucauld eût-il répondu autrement, ne serait-ce que par hauteur, bravade et dédain de l'opportunité. Mais, ici, c'est en présence de l'idéal nouveau qu'il sent son vide. Un chrétien, il n'ignore plus, alors, ce que cela comporte; ce que cela veut dire. Être chrétien, pour cet homme sur la route, n'est plus un vocable banal, une prérogative de race ou même d'onction baptismale. Non; être chrétien, c'est se sentir le disciple passionné du Christ. Il ne veut pas, même un instant, se parer d'une telle couronne.

Il n'y a pas de race élue. Toute notre vie, nous avons combattu pour l'union des gens de qualité par-dessus les frontières, au-dessus des nationalités, même au delà des croyances. Il semble que se nouent, malgré la frénésie des sectaires, des liens bien fragiles encore, mais dont la trame se précise et dont la meilleure chance d'avenir se situe dans notre vieille

Europe elle-même. Ne négligeons pas, d'ailleurs, de rappeler que cette haine *a priori* est de fabrication récente, et que nos pères ne la connaissaient pas. Les guerres en ont été la cause, mais, en même temps, cette incompréhension ne serait-elle pas aussi une des causes de la guerre?

Aujourd'hui, ne serait-ce pas faire preuve d'intelligence en même temps que de grandeur, de reconnaître l'excellence partout où elle se trouve, quel que soit le climat où elle s'épanouit, où elle fleurit? Et, justement, à cette heure où, sur la route inconnaissable qui se dérobe sous nos pas, dans la grande anémie des caractères et des noblesses, dans l'incertitude des possessions, même nationales, des positions acquises et des espoirs matériels même les plus légitimes,
il ne nous restera plus
que
ce que nous aurons donné.

□ □ □

Ces textes ont été publiés en édition pré-originale :

CINÉMAGRÉES
dans « Glanes » Cahiers de l'Amitié Franco-Néerlandaise
n° 18 publication réalisée par les soins des Éditions
Françaises d'Amsterdam - 1951

NEZ-DE-CUIR A L'ÉCRAN
dans « Lisez-moi » magazine littéraire bimensuel
47e année, n° 158 - 25 juin 1952

LA ROUTE INCONNUE
dans FRANCE 49
N° 82 - 6 février 1949

L'illustration est une reproduction réduite de l'affiche,
imprimée en Belgique, à la sortie du film en ce pays,
au format de 36 × 48 cm.